

# Les Bowébés du Kantoora (Sénégal)

A propos de l'état pastoral

Michel BENOIT

Géographe ORSTOM,  
ORSTOM, 213, rue Lafayette, 75480 Paris cedex 10

## RÉSUMÉ

Le cas des Bowébés du Kantoora en Haute Casamance vient opportunément nous aider à mieux comprendre les fondements du pastoralisme nomade peul. Le milieu, qui autorise tous les genres de vie, ne permet pas d'expliquer la persistance de l'état pastoral chez ces Poulli. Par contre, leur propre volonté affirmée, leur mythologie et leurs relations avec toute forme de pouvoir nous fait mieux comprendre comment la mobilité les aide à protéger leur conception de l'existence, conception elle-même influencée par un nomadisme pluri-séculaire.

MOTS-CLÉS : Genre de vie — Nomadisme — Pastoralisme — Peuls (Foulbés) — Afrique de l'Ouest — Fouta Djallon — Haute Casamance — Kantoora — Savanes — Sénégal.

## SUMMARY

*The Bowebe people in Kantoora (Senegal). About pastoralism*

*The case of the Bowebe living in Kantoora (Upper-Casamance) occurs at the right moment to help understand better the origins of the fulani nomadic pastoral life.*

*The maintenance of pastoral life among these Pulli tribes cannot be explained through their environment which may allow any kind of life.*

*On the contrary, their own asserted ideology, their myths and their relations with any kind of power make us understand better how their mobility is protective of their outlook on life; besides the latter is highly influenced by a nomadic life which started several centuries ago.*

KEY WORDS : Mode of life — Nomadism — Pastoralism — Fulanis (Fulbe) — West Africa — Fuuta Jalloo — High Casamance — Kantoora — Savannas — Senegal.

S'il est désormais reconnu que la mobilité pastorale est, à court terme, une technique d'usufruit de la richesse « naturelle » ou — si l'on préfère — une technique de gestion des ressources (BARRAL, 1977; BENOIT, 1979, 1984), on admet moins le fait également démontré mais plus dérangentant qu'elle est une stratégie au service d'une philosophie spécifique, égalitariste et libertaire en l'occurrence. Ainsi, il est encore plus difficile de cerner la nature des dangers qui la rendent nécessaire. Et pourtant on les signale de temps à autres, comme les

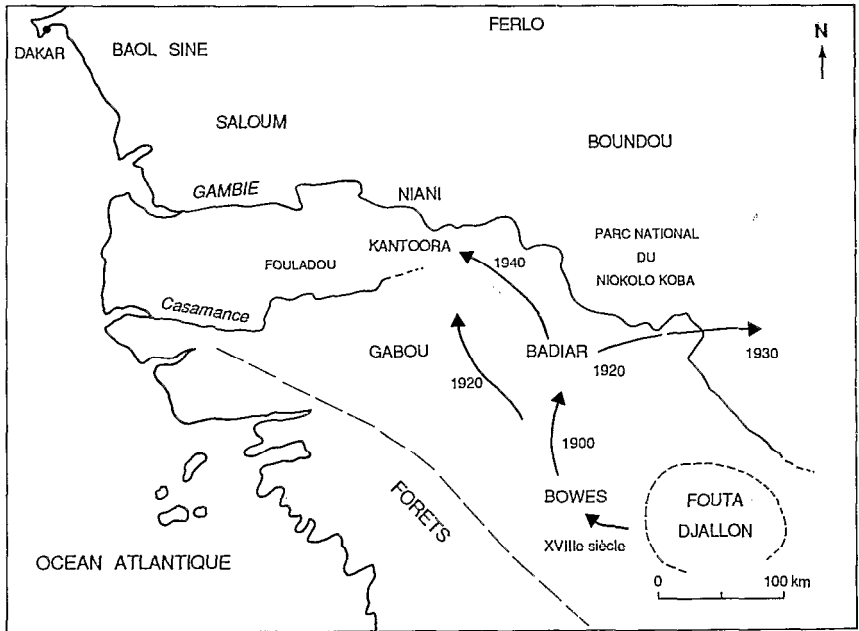


Fig. 1. — La migration des Bowébés : situation

aléas inhérents à un état historique transitoire (entre la chasse et l'agriculture!) ou liés à une situation de survie, elle-même issue de l'hypothétique échec d'une civilisation certes digne mais vaincue par une nature décidément bien cruelle en attendant d'être enfin « maîtrisée » par l'Homme Blanc et sa technique...

Foin des fantasmes historicistes! Ces dangers, nous les connaissons bien car nos amis peuls pasteurs ne nous les ont jamais cachés : l'épuisement local des ressources (« L'herbe! ») et l'émergence du pouvoir au sein du groupe ou le voisinage d'un impérialisme quelconque (« Des histoires de chefferie! »).

Ainsi, le devenir pastoral est à envisager à l'intérieur de cette trilogie : le pasteur peul et l'image qu'il a du monde et de lui-même; la disponibilité des ressources et la conception que l'homme a de leur utilisation; enfin, le pouvoir et la « honte » qu'il lui inspire, nonobstant l'émergence inopinée de celui-ci au sein de certains groupes, notamment au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le cas des Bowébés du Kantoora — présenté ici de façon très anonyme à leur demande — complète une gamme de situations déjà évoquées dans différents milieux et contextes historiques : celui des Peuls Feroobés de Barani (Sud du Gondo) redevenus pasteurs et nomades après la mise en échec de leur propre organisation étatique par le pouvoir colonial (BENOIT, 1979), celui des Peuls Djelgobés de l'Oudalan mettant la brousse entre les chefferies du Djelgodji et leurs troupeaux (BARRAL, 1977; BENOIT, 1984), celui des Fittoobés et Dialloubés du Yatenga, coexistant difficilement avec les rois mossi (BENOIT, 1982), sans parler des Mbororos des savanes de RCA fuyants les Peuls guerriers du Nord-Cameroun et étudiés par Jean BOUTRAIS (à paraître).

Au cours de la migration, l'épuisement local des ressources apparaît comme la raison constante de la mobilité, cachant des causes plus localisées dans le temps

mais peut-être plus fondamentales : l'agression par des pouvoirs étrangers ou l'émergence d'une autorité endogène comme en connaît de temps à autre l'histoire peule.

Aujourd'hui, compte tenu de l'explosion démographique générale des hommes et du bétail et de l'irresponsabilité croissante des populations vis-à-vis des ressources, l'appauvrissement de l'environnement au Sahel et dans les Savanes d'Afrique donne l'impression de conditionner une mobilité pastorale « brownienne » qui n'apparaîtrait plus comme l'effet d'un art de vivre mais plutôt comme un sauve-qui-peut général, prélude au crépuscule d'une civilisation perdue par ses tares ou la volonté des éléments...

Le cas des Bowébés vient heureusement éclairer d'une façon différente une réflexion sur le pastoralisme africain. En Haute Casamance, pas de velléités étatisantes endogènes (et d'échec) comme à Barani mais une fidélité séculaire au genre de vie ; pas d'épuisement général significatif des ressources non plus mais une antériorité du pastoralisme nomade sur l'étatisation du Fouta Djallon voisin et une survivance de ce pastoralisme à l'anéantissement de l'État foutanké (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) et aux causes de cet anéantissement.

Point n'est donc besoin de faire appel ici aux interprétations habituelles de la mobilité pastorale, toutes plus ou moins basées sur une vision misérabiliste de la vie sahélienne ou... son contraire (la fameuse mise en cause du luxe peul : l'accumulation de troupeaux « inutiles »!).

Dans les savanes boisées du Kantoora, point de nomades « privés de leur environnement », point de nature « ingrate », point de « sécheresse » ni de « situations écologiquement marginales » ni d'effectifs pléthoriques, pas non plus le moindre complexe d'infériorité vis-à-vis d'on ne sait quelle impérieuse nécessité de franchir un « seuil de développement » supplémentaire. Au contraire : la volonté aiguïssée aux lames du Fouta d'être fidèle à ce qu'on considère comme la vraie vie, dans la fierté de ne pas s'incliner devant l'envahissante charité « civilisatrice » de la jihad et l'honneur de ne pas imposer ses vues à autrui, quitte à piller de temps à autres une caravane circulant entre Labé et la Côte... comme pour rappeler que Monsieur Rousseau n'a rien à voir avec notre propos.

Une civilisation suffisamment forte pour ne façonner ses valeurs qu'à l'intérieur d'elle-même, au sein d'une nature respectée.

A la fin des années 1880, la mission Liotard parcourt le Fouladou (Haute Casamance) sous la houlette de ceux qui le contrôlent : Moussa Mollo et ses hommes. Comme eux, il constate l'existence d'immenses brousses entre cette région et les montagnes du Fouta Djallon mais il n'y pénètre pas.

On lui dit qu'au-delà de la rivière Tiayanga existent « trois provinces indépendantes habitées (...) par des hommes peu civilisés, vivant dans les bois, armés de flèches et de lances et à peine vêtus. Ils sont très peu hospitaliers et pillent les caravanes qui se dirigent vers le Fouta Djallon. Plusieurs fois, Moussa Mollo (chef du Fouladou) dut les châtier. Ces indigènes aux coutumes sauvages sont sans doute des Peuls... ». Les trois « provinces » en question étaient en fait les pays des Badiarankés et des Coniaguis, dissimulés dans l'immensité des forêts du Pakessi et du Badiar s'étendant jusqu'au Fouta et au N'Dama, elles-mêmes espace vital et éventuellement temporaire de Peuls foulacoundas nomades et de quelques familles de pasteurs « bowébés » venus des contreforts occidentaux du Fouta Djallon (de la région des Bowés, d'où leur nom).

Quelques années plus tard, en 1909, Paul GUEBHARD confirmera l'existence de ces farouches Peuls nomades qu'il appelle d'ailleurs les « vrais Peuls » par comparaison avec ceux du Fouta Djallon, en rupture de pastoralisme et d'origines ethniques pour le moins diverses.

A cette époque, les Bowébés viennent de couper les liens qui les unissaient malgré eux au Fouta Djallon depuis deux siècles. Certains s'attardent au Badiar, d'autres vont au-delà, vers le pays bassari ; d'autres encore entreprennent de

traverser les forêts du Gabou. Ces vachers (les Poullis comme les appellent les gens du Fouta) profitent de la paix nouvelle imposée par l'administration française pour faire ce qu'ils ont toujours souhaité : changer de pays pour conserver leur genre de vie et leur rapport à la nature. Car le projet du bowedio est de se perpétuer, de suivre la coutume. Pour lui, un changement — il y en a ! — n'est jamais vécu comme un progrès mais plutôt comme une déchéance, sanction d'un reniement de soi. Au mieux, une mésaventure désagréable ou un pis-aller.

Lorsque GUÉBHARD signale la présence des Bowébés dans le Badiar et le Pakessi, ceux-ci viennent d'abandonner les trous de rochers aménagés ici et là au gré des circonstances, dans des falaises ou sous certains plateaux cuirassés, pour se protéger des guerriers et des pillards du Fouta Djallon.

La philosophie bowedio se passe de l'autorité d'autrui et leur interdit d'imposer la leur. Leurs énergies se conjuguent pour « éviter » le pouvoir et (ou) étouffer son émergence au sein de leur propre groupe. Leurs seuls maîtres sont les Forces qui contrôlent et protègent la brousse. Les Poullis sont égalitaristes, libertaires et animistes. N'agressant jamais autrui, ils sont perpétuellement menacés. Aussi, lorsque leur bétail est victime de l'appauvrissement du pâturage ou du pillage ; lorsqu'ils se heurtent à un problème d'une façon générale, ils ne résistent pas. Ils fuient. La mort les chasse rarement d'un lieu à la différence des Peuls foulacoundas (leurs voisins au Kantooraa) mais il n'aiment pas la guerre ni les grands rassemblements, sources de troubles pour eux.

Ils n'aiment pas non plus épuiser les pâturages et préférèrent partir avant leur appauvrissement irrémédiable. Ils préfèrent « goûter » la brousse et prennent garde de la détruire.

Ils résumant ainsi leur philosophie : « Si on te dit que les Bowébés sont venus du Fouta Djallon, il ne faut pas trop contredire mais ... (Nos) parents (...) disaient qu'il n'y avait aucun pays appartenant aux Bowés. Ils ajoutaient que c'est le monde entier qui appartient aux Bowés. Les Bowés fouleront le sol de n'importe quel pays s'ils savent que leur bétail doit trouver là-bas du bon pâturage. Nos anciens disaient qu'à l'origine, les Bowés étaient dans le Fouta Djallon. Ils l'ont quitté par manque de pâturage et poussés par les Peuls-fouta qui devenaient de plus en plus gênants. Voyant leur bétail menacé, ils décidèrent de partir. Ils entendaient déjà parler d'une grande forêt et d'immenses bas-fonds. Ainsi sont-ils venus dans cette région que l'on appelle aujourd'hui les Bowés, autour de Gawal. Ils eurent là ce qu'il fallait : l'eau et la brousse. Ils y restèrent longtemps. Puis, là aussi, la pression des Peuls-fouta devint insupportable. Ils surent alors que le moment était venu de partir ... ».

Les Bowébés sont des bergers. Ils n'ont pas la culture livresque des marabouts du Fouta mais ils connaissent la vache mieux que personne et les choses de la brousse par-dessus tout.

S'ils ont des espaces vides devant eux, ils n'ont pas de problème. Dire que le monde est à soi, c'est proclamer son appartenance au monde. Ce n'est pas une parole d'orgueil mais une profession d'humilité. Le monde n'est pas aux Bowébés mais ils sont du monde, humbles et libres.

Ce que certains considèrent comme la brillante civilisation du Fouta Djallon, édifée dans le sang, l'esclavage et le pillage au nom de la guerre sainte aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, fut pour eux un cauchemar. Les anciens disent qu'ils ont connu aux Bowés deux sortes de lions : les lions de brousse et les lions de village. « Les lions de brousse, c'étaient les vrais lions ; les lions de village, c'étaient les Peuls-fouta ». Des « gourmands du pouvoir » et des « pillards de bétail ». De ces deux sortes de lions, la plus difficile à éviter était la deuxième. La seule solution était la fuite. Ceux qui eurent le temps de gagner la périphérie du Fouta au moment de l'étatisation du massif purent se cacher mais ceux qui furent piégés par la jihad se révoltèrent, non pour prendre le pouvoir mais pour s'en protéger. Beaucoup en moururent.

Les quatre piliers de la sagesse bowédio sont : le goût de la brousse, source d'abondance et de sécurité donc de liberté ; la « honte » du pouvoir, sorte de malaise indéfinissable fait de crainte et de mépris vis-à-vis de celui qui s'investit du droit de peser sur le destin d'autrui ; le respect de la vache, source de valeurs morales et esthétiques, médiatrice entre l'abondance naturelle et l'homme ; la mobilité enfin, disponibilité proprement géographique rendue possible par le bétail, qui permet de jouir des ressources en modulant la pression sur les parcours mais aussi en se jouant de l'agression du pouvoir étranger comme de son émergence interne éventuelle.

Pour les sociétés étatisées (voisines ou exotiques) une telle civilisation constitue une énigme voire une provocation. C'est absurde puisque son antériorité est évidente. Le nomadisme poulli a bien précédé l'étatisation du Fouta Djallon et survit à son déclin. Mais c'est un des paradoxes de ce monde que les civilisations qui passent accusent celles qui restent de n'être pas... « civilisées ».

Le vrai mystère de la vie pastorale bowédio est de savoir si elle est une simple réponse à la manifestation du pouvoir ou si elle existe en dehors de lui, éventuellement exacerbée par lui. Aussi loin qu'on remonte le cours — mal connu — de l'histoire africaine, on voit des pasteurs se heurter à des marches (frontières) ou déguerpir devant la prépotence alors que d'autres — d'abord parties prenantes dans le processus étatique — sont expulsés et s'éloignent en devenant (ou redevenant) pasteurs.

L'étatisation du Fouta ne fut certainement pas le premier obstacle que ces bergers rencontrèrent au cours de leur longue marche et la genèse de leur condition se perd dans la nuit des temps. Une énigme qui ne doit pas accréditer l'idée, fautive par évidence, que le pastoralisme nomade n'est qu'une étape dans la prétendue « évolution » d'une humanité convergente mais bien un art de vivre parmi d'autres.

L'étatisation du Fouta, créatrice d'inégalités, de frustrations et de violence provoqua des réactions de rejet y compris chez ceux qui adhéraient au projet étatique. Elle « exporta » ainsi sur la périphérie du massif des hommes conditionnés par l'idéologie inégalitaire mais moins agressifs et plus tolérants que l'aristocratie de Timbo ou de Labé. Ces hommes, des marabouts souvent, s'avançaient vers les espaces francs (vides ou peuplés de façon très diffuse par des sociétés égalitaires), négociant au jour le jour leurs relations avec le Fouta et avec les peuples qu'ils rencontraient sur place : Coniagués et Bassaris essentiellement, au-delà des marges septentrionales du Fouta.

La présence de ces hommes aux allures de bagaudes permit souvent aux Poullis de survivre face au Fouta en jouant sur les tensions politiques locales et la proximité de la brousse. Cela entretint (ou créa) une habitude : celle de choisir un chef local provisoire hors du groupe et éventuellement étranger au monde peul, sorte d'avocat local et temporaire de la migration. Cette attitude existe toujours car il n'y a pas de chefs chez les Bowébés tout au plus des guides de la migration. Ils ne reconnaissent pas l'autorité de ce chef mais « s'appuient » sur lui pour se protéger de chefs plus puissants ou plus agressifs envers eux et leur bétail.

Il est difficile de savoir comment fut vécue cette progression vers le Nord par les Bowébés. Était-ce dans leur esprit un retour à la vie « normale » — celle antérieure au XVII<sup>e</sup> siècle — ou une longue migration temporaire au service de la recherche de milieux nouveaux ? On peut répondre de façons différentes suivant l'échelle de temps qu'on utilise : « Nous restions rarement plus de sept ans à la même place. Au bout de quelques années, nous démolissions tout (il s'agit de huttes, toujours en matériaux d'origine végétale) pour repartir. Nous cultivions un peu de mil mais le Bowédio ne suivait que ses vaches ».

Les premières familles poullis des Bowés arrivèrent à l'orée du Kantoora au

cours des années 30 et 40, s'installant progressivement le long du bas-fond central qui sépare les plateaux cuirassés caractéristiques de ces régions. Appelons « plateau de Daba » celui dont les Bowébés du Kantoora occupent la périphérie, du nom de ce chef foulacounda qui l'utilisa pour la transhumance de son bétail au début du siècle après en avoir éliminé lions et éléphants.

La localisation de ce peuplement est précaire. Elle n'est que la dernière phase d'une situation changeante bien que vécue comme bloquée aujourd'hui (« Repartir ? Pour aller où ? C'est partout pareil maintenant ! »). Mais dix ans de pause au cours d'une migration séculaire ne sont pas une sédentarisation ...

Discrets, les établissements bowébés sont dispersés et toujours situés à l'écart des villages des Foulacoundas, maîtres des lieux, ou des Peuls du Fouta Djallon venus eux aussi s'installer dans la région mais pour défricher et cultiver. Les hameaux bowébés des environs de Worofiss, M'Ballo Kounda, Sii Kounda, Sappi, Sinthiang Asset (Ouassadou) ne regroupent chacun que quelques ménages. Leur « capitale » provisoire est le lieu de résidence du Ardo. Celui-ci vit actuellement dans les environs de M'Ballo Kounda : de là rayonne la sagesse, les conseils ou les avis, jamais des ordres.

Du point de vue pastoral (donc bowédo), le centre du Kantoora se divise en trois zones bien distinctes :

— Le bas-fond : totalement défriché à ce jour, il est occupé par les villages (foulacoundas et peuls-fouta) et les cultures. Très boisé avant son défrichement dans les années 60, il était occupé par une forêt dense et riche et la variété du tapis herbacé en grande partie composé de graminées pérennes fournit un excellent pâturage de regain après les feux de brousse du début de saison sèche. Éleveurs de taurins, les Bowébés n'étaient pas gênés par les conditions sanitaires du bas-fond en son état originel, y compris par la maladie du sommeil. Ils y appréciaient au contraire la présence permanente de l'eau et un pâturage vert toute l'année.

Aujourd'hui, ils doivent se contenter là d'une divagation sur les chaumes ou les jachères, ces dernières étant d'ailleurs de plus en plus restreintes et localement appauvries par un sur-pâturage auquel ils concourent mais qui n'est pas vraiment de leur fait. L'importance des graminées pérennes qui faisaient l'intérêt de ces parcours diminue au profit d'*Andropogon pseudapricus*, une annuelle (donc sans regain) peu intéressante après épiaison.

— Le plateau : il est constitué par une table cuirassée. La végétation est une savane boisée parsemée de bosquets de bambous (*Oxytenanthera abyssinica*). Jusqu'à une date relativement récente — une dizaine d'années — cette zone était peu sollicitée par la culture mais les choses sont en train de changer dans la partie méridionale du plateau.

— Les mares : sur le plateau, la cuirasse affleure localement et des eaux de ruissellement se concentrent là en hivernage (1 000 m de pluie par an) car on est situé sur un haut bassin et la topographie du plateau est pratiquement horizontale.

La plupart de ces points d'eau tarissent en décembre mais quelques-uns parmi les plus profonds peuvent garder l'eau jusqu'en avril, donc pratiquement jusqu'aux premières pluies qui tombent habituellement en mai.

Au début du siècle, beaucoup de ces mares étaient pérennes car perpétuellement entretenues et surcreusées par les éléphants qui les fréquentaient.

L'herbe (l'herbe seulement !) de ces savanes boisées brûle dès la fin du mois d'octobre jusqu'en décembre mais on peut considérer que les regains d'après feu sont sans grand intérêt pour la pâture aujourd'hui vu la raréfaction des graminées pérennes (*Andropogon gayanus*, *Diheteropogon amplectens*, *Andropogon tectorum* et *Paspalum orbiculare* pour les meilleures). Ces vingt dernières années, le passage du feu ne présente plus guère d'intérêt pour les éleveurs à part le dessèchement — donc la chute — des feuilles de bambous qu'il provoque. Le bétail consomme

alors cette litière mais c'est peu de chose par rapport à la quantité des regains anciens.

Les changements saisonniers du milieu sont approximativement les suivants :

- mai : préparation des champs de bas-fonds par les villageois et de plateaux proches des villages. Divagation du bétail ;
- juin : premier semis. Divagation du bétail ;
- juillet : premiers sarclages sur le plateau et plantation du riz dans le bas-fond au fur et à mesure de la remontée de l'eau. Début de gardiennage du bétail ;
- août à octobre : travail des champs, sarclages. Interdiction totale de la divagation du bétail. Remplissage complet des mares. Prospérité du pâturage sur le plateau ;
- novembre et décembre : récoltes, feux de brousse ;
- janvier à avril : divagation du bétail possible partout. Assèchement des mares. Fin de l'incendie du plateau (janvier) provoquant une nouvelle poussée de la sève des ligneux et un regain désormais théorique au sol.

Les Bowébés sont sensibles à ces variations. Ils les utilisent par une transhumance qui a probablement des fondements plus profonds que de simples motivations agrostologiques et zootechniques. La faible amplitude des déplacements permet de supposer que les troupeaux pourraient s'adapter aux modifications du pâturage en rentrant au village tous les soirs toute l'année. La transhumance qui consiste à passer la deuxième moitié de l'hivernage (septembre, octobre et début novembre) au cœur du plateau de Daba est pratiquée par la plupart des éleveurs du Kantoora et pas seulement pas les Bowébés.

Il y a en réalité deux départs en transhumance. Un premier groupe quitte les villages dès la première quinzaine de juillet pour aller aux mares. Ces familles seront ensuite rejointes par une deuxième vague — la plus importante — au cours de la deuxième quinzaine de septembre. Cette deuxième vague est aussi la plus hétérogène quant aux motivations et aux compétences.

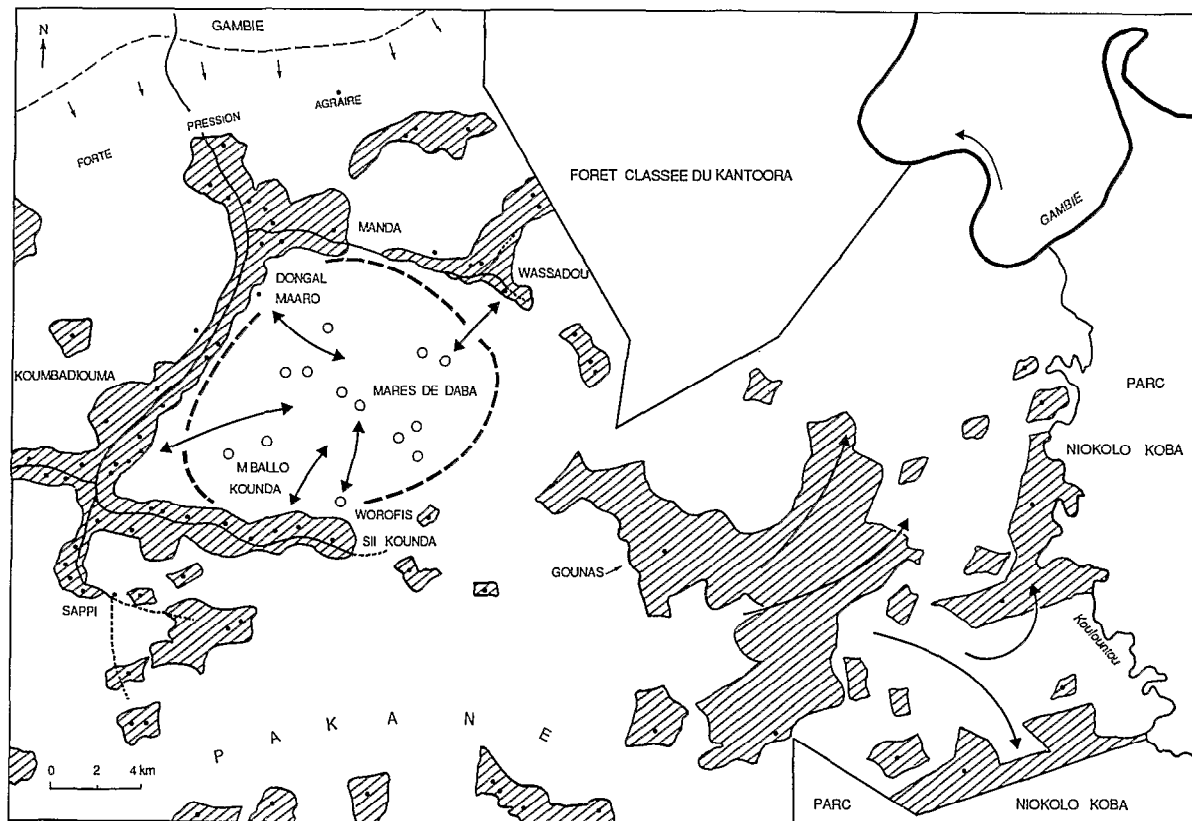
Les Bowébés participent aux deux mouvements. Ceux de Worofiss et de M'Ballo Kounda constituent en fait la totalité du premier groupe, très mal vu par l'opinion publique, notamment foulacounda. Ceux-là partent avec vaches, femmes et enfants et restent en brousse tout l'hivernage. Ils profitent des meilleurs pâturages du plateau et évitent les ennuis qu'attire la fréquentation des abords du bas-fond lorsqu'il est en culture. Ce départ précoce est mal vu par les Foulacoundas qui doivent s'occuper de leurs champs dans le bas-fond et sont donc indisponibles pour la transhumance.


Le séjour des troupeaux aux mares prend fin en novembre ou décembre lorsque la qualité de l'eau d'abreuvement n'est plus satisfaisante et lorsque les feux ont supprimé le pâturage au sol. Il semble bien que la deuxième raison soit la plus importante. Les surfaces portant des regains sont devenues trop modestes pour supporter les charges actuelles ne serait-ce que quelques jours.


La mobilité saisonnière des Bowébés apparaît en partie comme une stratégie adaptée au rythme agricole du bas-fond. Elle permet d'éloigner les troupeaux des zones de cultures et d'utiliser temporairement un pâturage intéressant avant qu'il ne brûle : un équilibre qui ne vas pas sans difficultés ni problèmes mais qui donne satisfaction à l'ensemble de la population du Kantoora jusqu'à présent.


En réalité cette pratique est ancienne. Elle a existé avant l'arrivée des Bowébés dans le Kantoora — et avant le défrichement total du bas-fond par les Foulacoundas et les Peuls-fouta.


Le Kantoora fut une province mandingue jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Puis, la révolte des Foulacoundas contre l'empire du Gabou et les interventions du Fouta Djallon dans cette querelle provoqua des massacres généralisés et des



 Zones actuellement mises en culture (terroir du bas-fond central et terroir de Médina Gounass essentiellement)

 Plateau de Daba et ensemble des parcours d'hivernage pour tous les troupeaux transhumans du Kantoora central, ceux des Bowébés compris - Partie que les habitants souhaitent garder en réserve comme parcours

 Progression des défrichements

 Principaux trajets de la transhumance d'hivernage



déguerpissements qui firent de cette partie du Kantoora un désert humain en une vingtaine d'années. Lorsque Daba et ses hommes l'occupèrent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ils durent conquérir le pays contre les fauves. Ce sont bien des Foulacoundas qui inaugurèrent cette transhumance sur le plateau.

Alors, la totalité de l'espace était disponible pour le bétail. Seule une infime partie des ressources en herbe et en eau était utilisée. La transhumance n'était donc pas une simple stratégie vis-à-vis des cultures pour la plupart des villageois ni une opération de survie pour le bétail. Elle n'est d'ailleurs pas que cela aujourd'hui, surtout pour les Bowébés : plutôt un moyen de communier plus intimement avec la brousse. La vie normale en quelque sorte, avant le retour à la pénitence du bas-fond désormais trop peuplé pour eux.

Les Bowébés du Kantoora doivent s'accomoder aujourd'hui d'un environnement géré par d'autres — eux pensent « appauvris par d'autres ». Les pâturages actuels du bas-fond sont issus du défrichement de l'ancien boisement pour la culture. Les parcours de saison sèche près des villages sont soit des jachères, soit des chaumes. Les vaches des Bowébés y sont simplement tolérées en vaine pâture parmi les troupeaux des autres habitants du pays.

La proportion du bétail bowédio dans l'ensemble du Kantoora est modeste. Chacun, ici, élève des bovins sans être forcément « pasteur », sans faire de la vache la fin et les moyens de son existence dans une nature disponible et « sympathique », dans une certaine solitude, une certaine attitude vis-à-vis des pouvoirs et la volonté plus ou moins consciente de conserver des besoins stables et limités.

Si on estime le troupeau du Kantoora à 20 000 têtes, l'effectif de la périphérie du plateau de Daba doit être d'environ 12 000 têtes dont 8 à 9 000 transhumant aux mares centrales en hivernage. Le troupeau bowédio de cette zone ne doit pas être supérieur à 1 500 à 2 000 têtes car si les Bowébés sont des pasteurs spécialisés et passionnés, ils ne sont pas les plus gros propriétaires de bétail du pays. Ce ne sont pas des accumulateurs d'effectifs ni des épargnants. Ce sont des hommes libres qui réalisent leur destin par la vache et le lait — pas la viande ni l'argent de la viande — dans une nature qui constitue leur véritable richesse, laquelle se voit petit à petit détruite par autrui.

Si leur situation qu'ils jugent difficile devait s'aggraver, les Bowébés chercheraient leur salut dans un nouveau départ mais celui-ci n'est pas encore envisagé. Ils préfèrent pour l'instant s'associer à la volonté générale des habitants du Kantoora central de protéger le plateau de Daba des défrichements pour le « réserver » pour la pâture et la cueillette.

Il a été en effet convenu que cette zone ne devait pas être défrichée. Quelques villages de la périphérie méridionale (M'Bourou Kounda, Diebel Bessel, Kénéba et M'Ballo Kounda) font exception mais dans l'ensemble, l'accord est respecté. Cette initiative est avant tout le fait de quelques éleveurs mais chacun possède ici peu ou prou du bétail et on peut considérer qu'elle correspond au sentiment général.

La pression agraire dans ce pays — vide il y a trois générations — vient du succès du village maraboutique de Medina Gounass (fig. 2) et d'une forte immigration à partir du Fouta Djallon. La plupart des bas-fonds sont désormais presque tous emblavés ainsi que leurs abords et les défrichements s'orientent désormais vers le centre des plateaux, éliminant au fur et à mesure les meilleurs pâturages et ceinturant les mares.

La volonté des Bowébés de s'associer à cette territorialisation de l'espace en vue de sa protection est originale car ils sont essentiellement des « pénétrateurs » de nature et bien peu des « contrôleurs » d'espace. Cependant, ils voient dans cette opération un sursis face à un avenir incertain. Cette initiative locale visant à protéger une partie de la brousse au profit du bétail de tous est elle-même tout à

fait originale. Elle n'est d'ailleurs qu'un pis-aller dans l'esprit des gens du Kantoora.

L'attitude des Peuls bergers emboîtant le pas aux sédentaires du Kantoora central confirme que les gens de la coutume ne sont pas figés et hostiles aux innovations lorsque celles-ci vont dans un sens favorable à leur conception de l'existence. Il serait d'ailleurs légitime qu'ils le soient. Le premier droit de l'homme qui ne se mêle pas du Droit des autres est de pouvoir lui-même aller en paix.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BARRAL (H.), 1977. — *Les populations nomades de l'Oudalan et leur espace pastoral*. Travaux et Documents de l'ORSTOM n° 77, ORSTOM, Paris.
- BENOIT (M.), 1979. — *Le chemin des Peuls du Boobola*. Travaux et Documents de l'ORSTOM n° 101, ORSTOM, Paris.
- BENOIT (M.), 1982. — *Nature Peul du Yatenga*. Travaux et Documents de l'ORSTOM n° 143, ORSTOM, Paris.
- BENOIT (M.), 1984. — *Le Seno Mango ne doit pas mourir*. Mémoires ORSTOM n° 103, ORSTOM, Paris.
- BOU TRAIS (J.), (*à paraître*). — Des pasteurs réfugiés en savanes humides : les *Wodaade* de Centrafrique. *Cah. d'Études africaines*, Paris.
- CLASTRES (P.), 1974. — *La société contre l'état*. Éditions de Minuit, Paris.
- GUEBHARD (P.), 1909. — Les Peuls du Fouta Djallon in : *Revue des études ethnographiques et sociologiques*, Paris (extrait consulté aux Archives Nationales, Dakar, Série 7 G 86).